

PROLOGUE

Au bivouac de Custer

22 juin 1876

Sous les tentes dispersées dans la vallée de la Rosebud, les hommes du Septième de Cavalerie, des simples soldats aux officiers supérieurs, noyaient leurs peurs dans les cartes et le mauvais alcool. Les cavaliers habitués à chevaucher par paires se regroupaient par quatre pour jouer au poker. Ce soir-là, Jean-Baptiste Gallenne de la Compagnie M, passablement éméché, souffrant d'une pleurésie mal soignée, distribuait les cartes en riant, malgré la douleur dans la poitrine que lui occasionnait chaque excès. Son accent français amusait Golden, son « bunky », celui qui caracolait à ses côtés dans la journée, et le binôme des cavaliers de devant, Davis et Dolan. Huit jours auparavant, le soldat John Dolan, un Irlandais, avait été rétrogradé de son titre de sergent pour insubordination. Dans ces moments, le quatuor oubliait peu à peu l'environnement hostile qui les cernait, en plein territoire indien.

Le Septième de Cavalerie comportait un bon tiers d'Européens et de Canadiens qui s'étaient engagés pour obtenir, un jour ou l'autre, la nationalité américaine. Parmi les joueurs, seul Davis était né aux États-Unis, Golden était un compatriote de Dolan tandis que Gallenne était originaire de Lorient. Parfois, ils parlaient entre eux de leur passé. Dans les instants les plus durs, ils lâchaient quelques phrases faisant allusion à une autre vie qui leur paraissait désormais étrangement lointaine.

La silhouette bleue du soldat Joseph Monroe de la compagnie F traversa au pas de charge le campement. Derrière lui, une quinzaine de mètres en retrait, son bunky, Sebastian Omling, tentait vainement de le raisonner. Furieux comme un sanglier qui remonte sa trouée, Monroe n'entendait plus son coreligionnaire. Une flasque de whisky à la main gauche, la main droite caressant son Colt, il fulminait en se rapprochant du groupe des joueurs de cartes. Il se planta devant la tente de Gallenne et ses camarades.

– Gallenne, ça ne peut plus durer ! gueula-t-il en français. On va s'expliquer ce soir. Demain, il sera peut-être trop tard !

Aussi prestement qu'un chat qui bondit sur ses pattes, malgré une piqûre fulgurante aux poumons, Gallenne jaillit de sa tente. Les deux hommes se faisaient face, sales, puant le bourbon, prêts à dégainer leur revolver.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ? dit Gallenne. Je t'ai dit que je ne voulais plus entendre parler de toi.

– Emma va arriver à Fort Lincoln, lâcha Monroe.

Gallenne ouvrit la bouche sous le coup de la surprise.

– Emma, en Amérique ? articula-t-il. Tu lui as demandé de venir ? Tu es fou !

– Emma ne m'a rien dit, comme elle ne t'a rien dit ! Elle continue à n'en faire qu'à sa tête...

– Alors, comment l'as-tu su ? demanda Gallenne.

Une trentaine de soldats du Septième entouraient les deux hommes, écoutant cette étrange dispute dans une langue incompréhensible pour eux d'où surnageait un seul nom : « Emma ». Ils n'étaient que cinq hommes d'origine française parmi les six cents soldats et pisteurs en campagne. Le plus étrange et le plus populaire était le guide Mitch Bouyer, métis mâtiné d'Indien et de Français.

Habillé comme les trappeurs, son éternel chapeau en peau de bête vissé sur le crâne, barbu comme un porc-épic, Mitch, attiré par le charivari, gueula dans un français rocailleux :

– C'est moi, Gallenne, qui ai averti Monroe ! Joseph n'est pour rien dans cette affaire.

Bouyer s'interposa entre les deux hommes. D'un geste sec de son énorme paluche droite, il retira la main de Gallenne de la crosse de son Colt 45. Avec son battoir gauche, il arracha la flasque de bourbon à Monroe et s'en jeta une longue rasade sans fin.

Bouyer regarda ensuite les deux cavaliers avec son regard de grizzly en colère.

– Il y a une semaine, lorsque je suis revenu d'une balade de reconnaissance avec les Crows, nous avons croché par Fort Fetterman dans le Wyoming, votre Emma était consignée avec les passagers de la diligence jusqu'à nouvel ordre. Le temps que tout ce merdier avec les Indiens se calme. On lui a appris que je parlais français. Elle m'a raconté sa vie.

– Comment ? fit Gallenne, inquiet.

Mitch Bouyer grogna comme un ours.

– M'a raconté un peu. Enfin, elle m'a parlé beaucoup de vous ! Paris, la guerre, la Commune, pourquoi vous êtes venus ici... Tous ces trucs, quoi.

Le métis rendit la flasque vide à Monroe. Puis, au moment où Jean-Baptiste et Joseph s'y attendaient le moins, il leur délivra deux grosses tapes amicales sur la nuque.

– Les gars, essayez de pas vous faire tuer par les Sioux de Sitting Bull ! Une belle fille vous attend au retour, les Frenchies.

Les hommes du Septième de Cavalerie éclatèrent de rire. Le vieux Mitch avait réglé l'incident à sa manière.

PREMIÈRE GUERRE

**Le siège de Paris
(19 septembre 1870 - 28 janvier 1871)**

CHAPITRE PREMIER

Passe-Mur de la Sûreté

La légende qui se colportait dans les bas-fonds de Paris disait que le terrible Passe-Mur avait débuté sous l'empire comme sergent de ville, ce corps d'élite composé d'anciens militaires. À l'époque, en 1868, il portait encore son véritable nom que tout le monde avait désormais oublié. Il avait alors une trentaine d'années et sa réputation d'enquêteur rapide et efficace ne cessait de grandir lorsque son chemin croisa celui de Gueule de Chien, le tueur de femmes. Un soir, Passe-Mur coinça Gueule de Chien dans l'étroite rue Pirouette, près des Halles. Le sergent de ville sortit son épée réglementaire à la poignée de cuivre gravée aux armes de Paris, tandis que Gueule de Chien tira une dague longue comme un avant-bras. Le combat à l'arme blanche fut incroyablement cruel. Arsène, un clochard qui passait par là, le narra dans tout le quartier en échange d'une chopine de vin. D'après lui, Gueule de Chien eut d'abord l'avantage. Arsène vit que Gueule de Chien, ayant coincé la tête de Passe-Mur sur le pavé humide de Paris, lui grava un dessin sur le visage, le défigurant à jamais. Mais suite à un sursaut d'énergie occasionné par la douleur, Passe-Mur reprit le dessus et arracha avec ses dents l'oreille gauche de Gueule de Chien. Depuis cet affrontement, on ne revit plus Gueule de Chien dans les rues de la capitale. Passe-Mur, quant à lui, quitta ses fonctions de sergent de ville et passa dans un service secret de la Sûreté de Police où il ne communiqua plus qu'avec son chef immédiat, le préfet de Paris.

La rumeur assure que Passe-Mur le policier et Gueule de Chien le tueur sont devenus aussi fous l'un que l'autre.

Un mois d'hiver, on trouva la tête d'Arsène, énucléée, sur un tas d'immondices. Son corps avait été à moitié mangé par des chiens errants, quelques centaines de mètres plus loin. Arsène, l'unique témoin du combat de la rue Pirouette avait été puni par l'un des deux protagonistes.

CHAPITRE II

Trois destins en marche

PARIS : 23 septembre 1870

Dans l'après-midi, Jean-Baptiste Gallenne, garde mobile de Bretagne âgé de vingt-et-un ans, son paquetage sur l'épaule, fit un crochet au siège de l'État-Major, place Vendôme. Sa permission avait été prolongée de trois jours et il était donc absolument libre pendant ce laps de temps. Les nouvelles du front étaient rarement bonnes et il craignait de ne jamais voir la fin de cette guerre. Depuis le 19 septembre, date du blocus prussien, il errait comme une âme en peine dans Paris assiégé avec son ticket de logement à la main, se faisant héberger le temps d'une nuit par l'un ou l'autre de ses camarades plus chanceux.

Il allait de groupe en groupe, glanant des informations contradictoires. Les Parisiens commentaient la perte de Châtillon, essayant d'évaluer les responsabilités du gouvernement et des militaires. Jean-Baptiste assista même à une bagarre de rue entre partisans et détracteurs du général Trochu, le très controversé gouverneur de Paris auquel les mobiles de Bretagne étaient totalement dévoués, à l'exception de Jean-Baptiste lui-même. Les assiégés s'interrogeaient : pourquoi la défense de la ville avait-elle été organisée aussi tardivement ? Fallait-il fustiger les réactionnaires officiers de métier ou le gouvernement des trois Jules ; Favre, Ferry et Simon ?

Ancien étudiant à Lorient, Jean-Baptiste aimait habituellement jongler avec les subtilités de la politique. Pour l'instant, provincial perdu dans la capitale, il se contentait d'écouter tous ces commentateurs improvisés sans émettre le moindre jugement. Cependant, son amour de la polémique le démangeait de plus en plus. Il sentait que bientôt viendrait le temps où il serait partie prenante dans tous ces débats. Pour l'heure, une seule chose était sûre : il connaîtrait dans quelques jours le baptême du feu avec sa compagnie de mobiles du Morbihan.

Un groupe de badauds s'était formé autour d'un gros bonhomme qui expliquait que l'attaque simultanée de Strasbourg et de Paris était une erreur qui serait fatale aux Prussiens. C'était une théorie que Jean-Baptiste venait de lire le matin même dans *Le Temps*. Selon la presse, Bazaine préparait une action d'éclat du côté de Metz qui allait entraîner la débandade des casques à pointes. Le moral du petit groupe était revigoré par le discours optimiste du gras bourgeois lorsqu'un bataillon d'artillerie passa sur le boulevard. Les soldats étaient sales, le visage hagard, et ils ne ramenaient qu'un seul canon. Un sous-officier leur donna l'ordre de s'arrêter. Les hommes s'effondrèrent à même la chaussée. Écœuré par ce spectacle, Jean-Baptiste passa son chemin et se défoula en arpentant rageusement les grands boulevards.

« La vérité est que nous prenons la pâtée et que j'ai de grandes chances d'y passer », marmonna-t-il. Sa famille, ses copains réformés et ses nombreuses fiancées étaient bien à l'abri en Bretagne.

« Que doit faire un homme quand il ne lui reste peut-être plus que quelques jours à vivre ? » se demanda-t-il.

Il entra dans le premier café venu. Là, il commanda un pichet de vin rouge. Son goût fort et sucré lui rappela quelques beuveries d'étudiants. Il sympathisa avec des habitués du lieu puis, lorsque le soleil se coucha, il ressortit sur le boulevard. D'avoir ri et bu pendant une paire d'heures, cela lui avait fait du bien. Cependant, il n'avait toujours pas résolu son problème d'hébergement pour la nuit en cours. De taille moyenne, Jean-Baptiste, brun aux yeux bleu foncé et à la peau mate avait une allure gracile. Engoncé dans son uniforme de moblot, il avait cet air incongru des intellectuels que l'on a vêtus de force en militaire improvisé.

Il y avait encore du monde dans les rues malgré la tombée de la nuit. Certains se faisaient même une spécialité de traquer les lumières isolées sur les hauteurs de Paris, en quête d'espions prussiens. En ces temps de tourmente, il était déconseillé de laisser les bougies allumées trop longtemps près des fenêtres.

Jean-Baptiste marchait d'un pas traînant lorsqu'une agitation inhabituelle du côté de la Banque attira son attention. Une trentaine de personnes regardaient le ciel et commentaient le spectacle de vive voix avec force gestes :

– Ce n'est qu'une étoile filante, disait un bourgeois.

– De cette couleur ? Avec un déplacement en zigzag, vous plaisantez ?... lui répondit un jeune officier.

En effet, le phénomène était des plus curieux. On aurait dit un ballon de forme révolutionnaire qui ne cessait de clignoter à environ trois cents mètres au-dessus des têtes. Soudainement, cela changea d'aspect. La lumière devint plus claire mais aussi plus constante. L'objet demeura quelques secondes suspendu sur la voûte céleste avant de tomber en diagonale vers Montmartre.

– Oh ! s'exclama une citoyenne. Encore une invention de ces maudits Prussiens.

– Ils nous observent puis rentrent faire leur rapport, ajouta un individu non identifié.

– Pas du tout ! répliqua un jeune type qui avait l'air d'un journaliste. Il s'agit du phare électrique installé au moulin de la Galette par monsieur Bazin. Cela permet d'éclairer les remparts comme en plein jour.

Les commentaires allèrent bon train autour de Jean-Baptiste pendant cinq minutes jusqu'à ce qu'un homme monte sur une estrade improvisée, un tonneau qu'il avait lui-même roulé.

– C'est Allix, le quatrième Jules le plus célèbre après les fantoches qui nous gouvernent, lui glissa à l'oreille une vieille femme. Vous allez voir, cet homme est fou et... dangereux !

Encore embrumé par les vapeurs de vin et aiguillonné par une curiosité malsaine, Jean-Baptiste s'accouda contre un arbre afin d'être plus confortablement installé pour le spectacle à venir. Machinalement, il ressortit de sa poche le fameux ticket de logement qu'il n'arrivait pas à utiliser. Puis, son attention se reporta sur Allix. La réputation de ce Jules-ci allait croissant dans Paris et la seule évocation de son arme anti-Prussiens en faisait frémir plus d'un.

– ILS sont partout ! annonça-t-il d'une voix enfiévrée. ILS voient tout ! ILS sont déjà parmi nous !

Un murmure de désapprobation et d'horreur mêlées s'éleva du groupe qui comptait désormais une trentaine de personnes.

– Je peux même affirmer que dans cette foule qui m'écoute, il y a plusieurs agents de Bismarck qui veulent attenter à ma vie !

L'indignation gronda, mais Allix, imperturbable, poursuivit :

– ILS savent que mes « doigts prussiques » seront l'instrument qui les renverra dans leur Germanie infernale !

Pour la première fois depuis le début de sa tirade, il exhiba une de ses fameuses bagues mortelles. On aurait dit un camelot vantant sa marchandise devant des chalands fascinés. Une scène qui semblait surgir d'avant le siège...

– Le chaton de cette bague en caoutchouc est formé d'un petit tube pointu contenant une goutte d'acide prussique qui foudroiera tout Allemand identifié... Si vous avez repéré un espion dans votre immeuble ou votre quartier, venez me voir, je vous fournirai gratuitement un modèle de mon arme ! Quant aux autres, je les exhorte à manifester sous les fenêtres de l'État-Major afin d'exiger la fabrication massive de mes doigts prussiques !

Une voix de femme qui avait le même ton que celui d'un homme gifla ce fou de Jules Allix.

– Te rends-tu compte de ce que tu es en train de faire ? dit-elle, cinglante.

Les murmures se turent. Les hommes qui l'entouraient, s'écartèrent, par peur ou par respect, à l'exception d'un grand brun moustachu aux yeux noirs qui semblait la protéger, parfaitement sûr de lui, et d'elle.

C'est ainsi qu'Emma et Joseph apparurent à Jean-Baptiste pour la première fois. Côte à côte, séparés de quelques dizaines de centimètres. À la fois très proches et très indépendants l'un de l'autre.

Instinctivement, viscéralement, Jean-Baptiste comprit que ces deux-là entraient dans sa vie pour ne plus jamais en ressortir.

La tête légèrement en arrière comme un serpent qui s'apprête à frapper, Emma dardait ses magnifiques yeux noirs sur Allix.

– Tu es en train d'entretenir un sentiment de panique autour de toi, continua la femme qui s'exprimait avec l'assurance des gens qui ont de l'instruction. Tout ce que tu vas réussir à obtenir avec ton arme de malade, Allix, c'est de déclencher des tueries entre Français !

Un ouvrier hilare cria :

– Gare à nos femmes quand on rentrera de chez nos maîtresses !

Des rires gras secouèrent la foule.

Sur son estrade, Jules Allix roulait des yeux, suffoquant de rage.

– C’est à cause de personnes comme toi, citoyenne, que la France est en train de courber l’échine devant la Prusse ! rétorqua le prédicateur en désignant la jeune femme à la vindicte populaire. Tu es une traîtresse ! Une espionne prussienne !

Des vivats approuvèrent Allix.

À trois mètres de Jean-Baptiste, un type d’une quarantaine d’années, sortit un couteau et se dirigea vers Emma.

– On va lui faire avouer à cette gourgandine ! dit-il.

Sans réfléchir, Jean-Baptiste donna un coup de pied dans la main qui tenait l’arme. Le couteau s’envola et tomba sur les pavés parisiens. L’homme furieux, beaucoup plus costaud que Jean-Baptiste, s’apprêtait à corriger l’ancien étudiant lorientais lorsque Joseph, le protecteur d’Emma, le bloqua dans son élan.

– Lâche ! éructa Joseph. Mesure-toi à poings nus à quelqu’un de ta force !

En quelques secondes, Joseph envoya sur le carreau l’énervé au couteau.

– Arrêtez ! cria Jules Allix. Ne nous battons pas entre nous. Laissez tomber ces défaitistes. Venez plutôt chercher mes doigts prussiques, et faites-en bon usage !

Un mélange de sifflets et d’applaudissements ponctua le discours de ce fanatique. Les gens se dispersèrent, mais trois citoyens avec des airs de conspirateurs abordèrent Allix. Ils palabèrent un instant avec lui, puis l’illuminé leur glissa quelque chose dans la main en hochant la tête comme un dément.

Emma venait de rejoindre Joseph et Jean-Baptiste. Elle regardait Allix et ses émules avec un air de dégoût.

– Je n’ose penser à ce que vont faire ces trois-là du chaton empoisonné. Sont-ce vraiment des Prussiens qui seront touchés par les doigts du diable ? dit-elle.

Puis, elle se tourna vers Jean-Baptiste, lui tendant une main franche.

Un grand sourire découvrit de magnifiques dents bien plantées.

– Emma Couturier, institutrice et socialiste ! Je te remercie pour ton intervention salutaire, citoyen.

– Jean-Baptiste Gallenne, réquisitionné dans les mobiles de Bretagne, dit-il, hypnotisé par la fraîcheur du visage et la beauté des traits de la jeune maîtresse d’école.

La voix forte de l’autre homme le tira de sa rêverie.

– Joseph Monroe, ouvrier engagé dans le 101e Bataillon de Belleville de la garde nationale... Vous avez été courageux !

Les deux jeunes gens, déjà rivaux, se toisèrent.

– Vous aussi, je vous remercie. J’avoue que je ne suis pas habitué à me battre...

– Il faudra apprendre, dit Joseph. La période s’annonce rude.

Jean-Baptiste acquiesça.

Emma lui prit le billet de logement des mains.

– Vous cherchez un toit ? demanda-t-elle.

– J’avoue que je ne me débrouille pas très bien. Je suis un peu déboussolé...

Emma regardait Jean-Baptiste avec cette manière rentre-dedans qu’ont les hommes qui toisent une femme.

– Provisoirement, tu pourrais déposer ton couchage dans une salle de classe. Tu aéreras bien le matin et rangeras tout avant que les gamins n’arrivent pour l’école. Pour l’eau, tu viendras dans mon appartement. On vit déjà comme ça avec Joseph.

Sans attendre de réponse, Emma fit volte-face et, tête haute, elle continua son chemin. Derrière elle, Joseph et Jean-Baptiste lui emboîtèrent le pas.

– Bienvenue au cercle des locataires d’Emma Couturier ! lui dit Joseph Monroe avec une ironie pleine de sous-entendus.